



entretien avec Daniel Maximin*

par **Françoise Ballanger et Marie Laurentin**

Le Salon du livre de Paris aura cette année pour invitées d'honneur les littératures francophones : ce sera le début du festival « francoffonies ! » dont Daniel Maximin explique ici le programme et les objectifs.

La Joie par les livres : Qu'est-ce que le festival francophone en France, baptisé « francoffonies ! » ?

Daniel Maximin : C'est une initiative présidentielle qui consiste à inviter les représentants des cultures francophones, de façon à montrer la francophonie en France d'une manière plus dynamique, plus complète. Une saison entière va être consacrée à ces cultures francophones, avec des manifestations littéraires, des expositions, des spectacles de musique, de théâtre, de danse, etc. : elle débutera en mars avec le salon du livre et aura comme point d'orgue symbolique, en octobre, la célébration du centième anniversaire de la naissance du grand poète Léopold Sédar Senghor.

Ce sera l'occasion de montrer la richesse et la vitalité des cultures francophones, en ne les considérant pas comme des cultures étrangères mais comme des cultures cousines et voisines, en œuvre sur les cinq continents, qui éclairent ce qu'est la culture française d'aujourd'hui : une culture qui vit aussi de ses relations avec le reste du monde. Car il s'agit en même temps de montrer que la France aussi est

* Daniel Maximin est poète. Il est responsable Éducation, recherche, littérature du festival « Francoffonies ! »

logo et couverture du dossier de presse
de *francoffonies !*
festival francophone en France



francophone, qu'elle est partie prenante, ce que parfois certains Français, dans le monde de la culture ou des médias, oublie un peu trop. Donc de mettre en évidence le fait que la francophonie ne fonctionne pas dans un seul sens qui serait celui d'une influence française, notamment à travers la langue française, vers les cultures étrangères qui en ont été imprégnées, mais que c'est le tissage de cultures et de relations qui crée aujourd'hui la vitalité des expressions artistiques francophones.

J.P.L. : Ce que vous souhaitez mettre ainsi « en évidence » ne s'oppose-t-il pas à certaines représentations de la francophonie ? Par exemple celles qui considèrent qu'il y a une imposition de la langue française, héritée de la colonisation ?

D.M. : Il y a aliénation seulement lorsqu'une langue est imposée et ne sert qu'à l'expression de la volonté de celui qui l'impose. Le colonisateur certes a voulu apprendre le français dans les écoles coloniales pour imposer aux colonisés un modèle linguistique et culturel qui devait aboutir à leur aliénation ou au mieux à leur assimilation. Mais en réalité, les choses ne se sont pas passées ainsi : la langue française a pu devenir une langue d'expression de liberté pour le colonisé lorsqu'il a utilisé cette langue culturellement et idéologiquement pour exprimer ses propres aspirations. Il y a une phrase de Jean-Paul Sartre qui pour moi explicite très clairement ce mouvement : « l'important n'est pas ce qu'on a fait de nous mais ce que nous faisons de ce qu'on a fait de nous » écrit-il dans *Qu'est ce que la littérature ?*, à propos de la manière dont l'art résiste aux assignations dans lesquelles on peut l'enfermer.

J.P.L. : En quoi l'histoire de la francophonie illustre-t-elle ce mouvement ?

D.M. : Une langue est au service de celui qui la prend non pas comme une imposition, mais qui la conquiert pour exprimer son être, sa spécificité. Grâce à la culture, grâce à la poésie, grâce aux romans, grâce aux essais que les colonisés ont écrits, la langue française, non pas en soi, mais par les œuvres artistiques et intellectuelles qui ont été créées, a pu exprimer les aspirations de liberté et d'égalité, et devenir un outil culturel de résistance et de victoire contre la colonisation.

La francophonie a d'abord été culturelle, littéraire, poétique même : la francophonie politique, idéologique et institutionnelle n'est venue qu'ensuite, après la décolonisation.

Elle a été conçue après la guerre par la volonté de poètes, d'intellectuels, d'écrivains comme Senghor, Césaire, Damas, l'équipe de Présence Africaine autour d'Alioune Diop et la revue *Présence africaine* en 1948. Il faut rappeler l'importance des deux grandes anthologies, *Poètes d'expression française* de Léon Damas au Seuil avec des poètes d'Asie, d'Indochine, de l'Afrique, des Antilles, d'Haïti, et la grande anthologie plus militante, regroupant dix-sept poètes, que Senghor a publiée un an après aux PUF, *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache d'expression française*. On peut les considérer, puisqu'elles sont aujourd'hui devenues des classiques, comme les œuvres qui marquent la naissance de la francophonie culturelle, littéraire, artistique. Des poètes, tous différents les uns des autres, sans aucun souci d'écoles ou d'esthétiques communes, se sont simplement réunis au nom de leur

droit à l'expression libre et de leur souci d'une solidarité au-delà des ethnies, des conditions politiques, des pays et des continents. Ils ont ainsi créé une espèce d'internationale littéraire de ceux qui, à l'époque, pour la plupart d'entre eux, étaient colonisés et qui ont initié le combat pour la décolonisation. Car ce qui est frappant, c'est que ce sont les mêmes hommes qui sont devenus ensuite les acteurs politiques de la décolonisation : beaucoup d'entre eux ont ensuite joué un rôle majeur dans la géopolitique du XX^e siècle. Le meilleur exemple en est Léopold Senghor, président du Sénégal, mais aussi Aimé Césaire, le poète Damas, le poète Rabemamanjara, qui a été un dirigeant important à Madagascar, etc. On voit bien là comment une initiative culturelle, une décision de solidarité, une liberté esthétique de chacun, et le partage d'une même langue pour exprimer toutes ces spécificités culturelles, étaient aux sources de la francophonie.

C'est en ce sens qu'il ne s'agit pas, comme on le fait trop souvent, de limiter la francophonie au partage d'une langue, mais de rappeler que ce qui en a fait le ciment, ce sont la culture et la résistance identitaire, le souci d'affirmer les spécificités – africaines, antillaises par exemple – dans leur expression la plus haute, c'est-à-dire leur expression artistique : la danse, la musique, la poésie...

J.P.L. : Comment expliquez-vous que cette idée ne soit pas mieux partagée en France ?

D.M. : Dans l'école de Jules Ferry, la priorité était de transmettre un modèle commun d'identité française de façon à cimenter la république au-delà des différences sociales, économiques, régionales, etc., au nom de valeurs d'ailleurs comme

l'égalité républicaine ou le partage d'une citoyenneté commune. L'inconvénient de ce modèle uniforme (les mêmes livres pour tout le monde, aux mêmes heures, le même cours, les mêmes programmes) est qu'il aboutit à une défiance, sinon une méfiance, vis-à-vis de toutes les expressions des spécificités.

Il arrive qu'en France, les Français de l'hexagone, formés dans ce jacobinisme culturel et éducatif, aient du mal à comprendre que, au-delà de l'hexagone, les gens se soient libérés des contraintes de la langue imposée autant et plus que dans l'hexagone lui-même.

Tout poète, tout écrivain quel qu'il soit, est d'abord quelqu'un qui affronte la loi de la langue pour essayer de s'en libérer et d'exprimer quelque chose d'original, qui n'a pas encore été dit. La décision d'écriture implique une nouveauté, l'affrontement avec l'inédit : tout poète pose le même acte d'appropriation, de digestion et ensuite de réinvention à travers le langage, sans lui être soumis.

Cette conscience là, très forte, a été moins claire en France, sans doute à cause de la manière dont on y a inculqué ce modèle jacobin qui confond langue et citoyenneté, langue française et identité française. Même les milieux intellectuels ont eu du mal à penser que cette même langue pouvait aussi être l'expression d'autres identités : congolaise, martiniquaise, vietnamienne... Aujourd'hui encore, pour certains, il y a comme une surprise dans l'hexagone, devant les qualités d'expression des romans, des poèmes, écrits en français hors de l'hexagone, qui expriment d'autres identités.

Cette méconnaissance est grave parce qu'elle enferme en quelque sorte la langue française dans l'hexagone, alors qu'elle est internationale. C'est pourquoi le festival veut montrer à la France que sa langue existe au delà de l'hexagone, grâce à l'exemple des cultures qui ont utilisé cette langue, ce qui est une manière aussi de montrer, ce qui de fait est une évidence, que la culture française n'est en rien, elle non plus, enfermée dans l'hexagone : il n'existe pas d'art, même national, aussi enraciné soit-il dans les réalités de telle ou telle ethnie, de tel ou tel peuple, de tel ou tel moment historique ou de telle ou telle géographie, qui n'aspire et qui ne réussisse, à dépasser toujours les frontières historiques, géographiques dans lesquelles il a été circonscrit.

C'est la destinée de toute œuvre d'art d'être une trahison du lieu et du moment dans lesquels elle a été conçue ! On voit donc bien que la circulation culturelle entre la France et le monde francophone n'existe pas dans un seul sens : la dimension internationale de l'expression culturelle et artistique à travers les littératures francophones nourrit aussi la conscience des artistes français.

J.P.L. : Comment le festival montrera-t-il cela ?

D.M. : L'idée du festival est en fait très simple ! elle est de mettre en avant non pas les idéologies, les systèmes politiques ou la langue mais les cultures, en montrant comment elles permettent des expressions spécifiques et en même temps dialoguent sans arrêt et forment des cousinages. Il s'agit donc de donner la parole aux artistes, de donner la parole aux poètes, aux écrivains et non pas de se poser toujours la question de l'outil. La

langue convient-elle, ne convient-elle pas, est-elle aliénante, est-elle libératrice, etc. ?... On regarde les autres. On écoute les artistes. On regarde les tableaux, on écoute les musiques. On dépasse le simple aspect linguistique. Un tableau peut être francophone, non pas, en s'en tenant à la définition politique parce qu'il vient d'un pays qui est dans l'Organisation de la francophonie, mais parce qu'il représente une marque de diversité culturelle, de dialogue, de synthèse, de tissage de cultures, de dépassement des contraintes historiques : il est d'abord une expression personnelle, individuelle et artistique, sans laquelle il n'y aurait aucun mouvement, il n'y aurait aucun courant et il n'y aurait aucune culture.

J.P.L. : Quelles seront les manifestations qui mettront en œuvre ces notions de cousinage et de dialogue ?

D.M. : L'idée est de donner la parole aux individus : par exemple les écrivains invités vont, non pas montrer leur unité, mais chacun, à travers son histoire, son esthétique, ses propres choix, son humour et son angoisse, parler, manifester, montrer sa singularité à travers ses romans, ses poèmes, son théâtre. Il ne s'agit donc pas de montrer une unité de mouvement, ni non plus d'organiser une simple juxtaposition, mais d'être à l'écoute des cousinages. Ces cousinages peuvent naître de problèmes partagés, comme les angoisses du siècle, les défis de la mondialisation, les graves problèmes politiques, les atteintes à la liberté dans beaucoup de pays du monde francophone, sur tous les continents. C'est tout simplement la bataille de l'artiste, pour créer, pour s'exprimer au milieu des difficultés...



Alice

« La légende veut qu'elle ne parlait que breton »



Sacha

« Au collège, on proposait d'apprendre le russe »



Nour

« Il n'était jamais retourné en Algérie »



Jean

« Un voyage en Pologne »



Jules

« 100 % français, 100 % arméniens »



Mamadou

« Chez nous, grandir ça veut dire partir »

in : *Enfants d'ici, parents d'ailleurs*, Gallimard Jeunesse

D'où la volonté d'organiser les échanges d'abord sur le plan artistique, contrairement à ce que l'on observe trop souvent. Pour la littérature, par exemple, il y a comme une habitude à présenter des écrivains francophones en associant sur la scène un Québécois, un Belge, un Algérien, un Congolais... mais sans leur associer un Français ! Dans le cadre des rencontres littéraires qui auront lieu, par exemple avec la Ville de Paris – « un écrivain français, un écrivain francophone dialoguent » -, il s'agira d'échanges encore une fois non pas autour de la langue, mais autour de thématiques littéraires et esthétiques, ou de contenus qui sont les leurs. La question de la ville par exemple, puisque c'est un des thèmes du Printemps des poètes. C'est une question centrale dans le monde francophone, qu'il soit du Nord ou du Sud, et je dirais même surtout à propos des pays du Sud : leur développement urbain extraordinaire fait qu'aujourd'hui, ces mondes du Sud, et pas seulement les grandes capitales du Nord, sont confrontés à la question de la ville. C'est un exemple d'une thématique qui dépasse le simple questionnement « pourquoi écrivez-vous en français ? »

Car ce que nous souhaitons, ce sont de tels échanges esthétiques : non pas le pourquoi de la langue, mais le comment de l'écriture. Il faut parler plus d'écriture et parler moins de langue, parler plus de contenu et parler moins de linguistique. Donner la parole aux artistes, c'est aussi mettre en avant le courage de l'acte de création. Le courage qui consiste, dans une situation très grave, je pense au Rwanda, au Togo, à certaines avancées de communautarismes, de fondamentalismes – religieux ou autres – , au retour de coupures ethniques dans certains

pays, à faire un tableau, une chanson, un poème... Ce qui importe alors c'est de considérer cette œuvre comme un tableau, comme une chanson, comme un poème et non pas simplement comme une description d'une réalité. Trop souvent, on considère les artistes comme des journalistes qui donnent des nouvelles du pays, et ce faisant, on élimine trop souvent, notamment à propos des littératures du Sud, la dimension de création, la dimension esthétique, qui en elle-même est porteuse d'un message politique de liberté. Or c'est aussi dans cette action esthétique que se situe le message de la francophonie.

J.P.L. : En mettant ainsi l'accent sur les échanges esthétiques, en donnant la parole aux artistes, le festival s'affirme comme étant de plain-pied avec la modernité ?

D.M. : Une autre erreur souvent commise à propos des pays francophones, ce serait de les considérer comme des pays uniquement définis par le retour aux traditions. L'Afrique, par exemple, ce n'est pas seulement les contes sous le baobab ! L'Afrique c'est aussi la modernité. La moitié des populations y vit dans les villes, avec toutes les contraintes, les difficultés pour affronter les défis du XXI^e siècle. De ce point de vue aussi, l'histoire de ces cultures francophones montre bien que depuis les années 30-40, les grands courants de ces expressions culturelles, littéraires notamment, se sont inscrits dans la modernité. La pensée de Senghor et son lien avec la philosophie allemande contemporaine, l'esthétique d'Aimé Césaire dans son œuvre de jeunesse du *Cahier du retour au pays natal* – qui fait que Breton découvrant cela beaucoup plus tard s'aperçoit avec

émervaillement qu'il y a dans Césaire ce que lui-même recherchait dans le sur-réalisme -, tout cela nous montre que culturellement et notamment littérairement, et notamment en poésie, la francophonie culturelle s'inscrit depuis des décennies dans les modernités de son temps. C'est une des caractéristiques de cette grande poésie du XX^e siècle, que d'être dans le siècle et non pas dans la quête d'un retour à des traditions inscrites dans le temps d'avant la colonisation. Autrement dit, il y a un métissage entre le passé et le nouveau, entre les traditions et la modernité et en aucun cas il ne s'agit de mouvements culturels centrés sur le retour au passé. Et je crois que c'est la même chose aussi dans l'ordre du politique : de même que cette francophonie des aînés a été un des moteurs de la décolonisation, la francophonie d'aujourd'hui – on le voit par exemple avec l'action des francophones à l'Unesco pour défendre la diversité culturelle – est un des moteurs, pas le seul bien sûr, de la quête d'une autre forme de mondialité au-delà des impositions de la mondialisation économique.

J.P.L. : Pour rester sur le plan politique, pensez-vous que la réflexion sur la francophonie puisse éclairer certaines questions que pose la situation actuelle de la société française ?

D.M. : Mieux considérer la francophonie, mieux comprendre la francophonie à travers les expressions artistiques et culturelles, c'est aussi peut-être mieux éclairer les réalités de la France d'aujourd'hui et notamment les réalités de ce que sont « les enfants de la francophonie ». Je prendrai l'exemple des jeunes « d'origine immigrée » comme on dit, issus de l'immigration, à propos desquels l'actualité

récente a soulevé tant de questions : « qui sont-ils ? », avec la tentation de les rejeter dans l'altérité en disant « ils ne sont pas intégrables, ils sont différents, peut-être seraient-ils islamistes, seraient-ils manipulés par des forces étrangères, seraient-ils des enfants de polygames ? », comme si on se demandait « comment peuvent-ils être Français s'ils sont différents ? Comment peut-on être Français si son père était un immigré ? ». C'est là à mon sens que l'expérience francophone vient apporter des réponses. Ces jeunes Français issus de l'immigration sont en quelque sorte des métis de l'histoire coloniale : non pas des victimes seulement de la colonisation comme on les présente parfois, mais le résultat de tissages culturels, politiques, historiques, idéologiques, économiques dont est constituée la France d'aujourd'hui, qui sont l'histoire du XX^e siècle et qui font d'eux aujourd'hui, au XXI^e siècle, les enfants, les petits enfants de ce que le XX^e siècle a fait et été.

Je crois que, trop souvent, on considère qu'il y a d'un côté des jeunes issus de l'immigration et de l'autre côté le monde francophone vu comme un monde d'étrangers qui parlent français. Mais il arrive trop peu souvent qu'on fasse le lien entre les deux et qu'on prenne conscience que les jeunes d'aujourd'hui en France, et pas seulement ceux des banlieues, et pas seulement ceux issus de l'immigration, ce sont des jeunes Français qui portent en eux le fait qu'ils sont aussi des jeunes francophones, héritiers de l'histoire de leurs pères et leurs mères.

J.P.L. : Comment un festival artistique peut-il contribuer à cette prise de conscience ?

D.M. : Nous en revenons à l'idée de circulation culturelle, dans le temps

